

ROME, L'HELLENISME ET LES TRADITIONS DU PROCHE-ORIENT : LES « GENRES IMPURS » DE KEVIN BUTCHER

JULIEN ALIQUOT*

À propos de Kevin BUTCHER, *Roman Syria and the Near East*, Londres, The British Museum Press, 2003, 472 p., 193 fig. en noir et blanc, 29 pl. hors-texte en couleur, index.

Kevin Butcher est professeur au Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université Américaine de Beyrouth. Outre de nombreux articles, on lui doit notamment un livre paru peu de temps après l'ouvrage ici présenté, *Coinage in Roman Syria. Northern Syria, 64 BC—AD 253* (Londres, 2004), ainsi que *Small Change in Ancient Beirut. The coin finds from BEY 006 and BEY 045 : Persian, Hellenistic, Roman, and Byzantine periods*, publié en collaboration avec d'autres auteurs dans le dernier numéro de la revue *Berytus* 45-46 (2003). Butcher a participé et participe encore à plusieurs missions archéologiques (Antioche, Beyrouth, Kifrin, Tell Nébi Mend, Tyr, Zeugma). *Roman Syria and the Near East* tire amplement parti de sa triple expérience de numismate, d'archéologue et d'historien pour retracer l'histoire du Proche-Orient du I^{er} siècle av. J.-C. au VII^e siècle ap. J.-C. Le titre de l'ouvrage associe deux toponymes qui peuvent être considérés comme synonymes (l'un ancien, *Syria*, l'autre moderne, *Near East*) et qui dénomment tous deux une aire géographique plus vaste que celle sur laquelle l'étude se concentre. Assumant volontiers cet écart, Butcher explique humblement que son objectif n'est pas de fournir une somme qui ferait autorité, mais plutôt de présenter au curieux non spécialiste un choix de thèmes jugés intéressants d'après la documentation disponible sur les régions qu'il connaît le mieux, à savoir les territoires actuels de la Turquie

* Doctorant à l'Université de Tours, HISOMA, Maison de l'Orient, Lyon, Antenne de Tours.

méridionale, de la Syrie et du Liban. On peut immédiatement souligner que le livre dépasse largement ce projet présenté comme modeste, tant par l'ampleur que par l'originalité de son propos.

Le cadre chronologique retenu par Butcher est celui de l'époque romaine selon l'acception la plus étendue de cette expression au Proche-Orient, à savoir la période allant de l'annexion du pays par Rome dans les années 60 av. J.-C. à la conquête arabe des années 630 ap. J.-C. Le choix de la marche de Pompée comme point de départ de l'étude peut être discuté : pour sa part, M. Sartre a montré récemment l'intérêt d'une approche chronologique associant l'époque hellénistique et le Haut-Empire romain, tout en admettant que la chute de Palmyre en 272 ap. J.-C., terme de sa propre enquête sur l'histoire du Proche-Orient, « ne marque en rien la fin d'une époque, ni pour l'Empire ni pour la Syrie »¹. Pour autant, même si les progrès récents de la recherche sur l'histoire de la Syrie hellénistique confirment que les trois siècles précédant la marche de Pompée sont loin d'être insuffisamment documentés, il faut reconnaître la pertinence de l'approche de Butcher : c'est en effet principalement à l'époque romaine que le système de la cité grecque s'épanouit de manière évidente dans la région, jusqu'au déclin de l'empire, amorcé en Orient au cours du VI^e siècle ap. J.-C. Partant de ce constat, Butcher pose d'une part que « l'histoire de l'impérialisme romain dans la région est étroitement liée aux destinées de la cité-État de type grec et à l'hellénisme » et, d'autre part, que « les traits principaux de la culture "gréco-romaine" [y] furent inséparables des relations de pouvoir entre les autorités impériales et locales tout comme entre les élites locales et les personnes de condition sociale inférieure » (p. 9). L'ensemble de son livre apparaît comme la brillante démonstration de ces prémisses.

Après une première partie attendue sur l'histoire politique et militaire du Proche-Orient romain (« Grand Narratives », p. 19-78), la seconde section, « Organizing Space and Time » (p. 79-134), présente les cadres de l'organisation politique régionale, soulignant à juste titre le rôle central assigné aux cités dans les provinces syriennes. La troisième partie, « Production and Consumption » (p. 135-222), traite des relations socio-

¹ SARTRE, M. (2001), *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C.—III^e siècle ap. J.-C.*, Paris/Beyrouth (cité p. 991), cf. le compte rendu de GATIER, P.-L., « Phénicie, Liban, Levant : histoire et géographie historique d'Alexandre à Zénobie », *Tempora* 10-11, 1999-2000, p. 103-115. L'édition américaine du livre de Sartre, entièrement refondu et traduit en anglais, vient de paraître sous le titre *The Middle East under Rome*, translated by C. Porter et E. Rawlings, Cambridge (Mass.), 2005. La partie sur l'époque hellénistique y est résumée. Du même auteur, *La Syrie antique* a paru dans la collection « Découvertes Gallimard » à Paris en 2002 : ce petit ouvrage destiné au grand public couvre la période allant d'Alexandre à Mahomet.

économiques entre les villes du Proche-Orient et les communautés présentes sur leur territoire rural, puis tente de définir la place des provinces syriennes dans l'économie globale de l'empire. La dernière section, sur laquelle je reviens plus loin, « The Construction of Communities » (p. 223-426), correspond quasiment à la moitié de l'ouvrage : Butcher y étudie les identités des différents groupes sociaux du Proche-Orient à travers leurs pratiques politiques, linguistiques, culturelles et religieuses, variables selon les périodes, les contextes et les milieux considérés (cité, village, Église, armée). Le texte est complété par des cartes, des plans et de nombreuses photographies, qui permettent au lecteur de se figurer les paysages et la culture matérielle du Proche-Orient romain, auxquels Butcher prête une attention constante.

Il est impossible de brasser la matière de plus de sept siècles d'histoire sans négliger une référence bibliographique ni commettre d'erreur factuelle. J'aurais pour ma part deux réserves à formuler sur l'ensemble de l'ouvrage. Premièrement, Butcher a choisi de ne pas alourdir son texte de notes de bas de page, les notes réunies à la fin du livre ne contenant que les références aux sources et aux travaux littéralement cités. Cette présentation offre l'avantage de faciliter la lecture d'un texte très dense, mais comporte l'inconvénient de laisser le non-spécialiste, auquel l'ouvrage s'adresse pourtant en priorité, quelque peu démuni dès l'instant où il est invité à poursuivre la recherche par lui-même et à faire le tri parmi les nombreuses références bibliographiques rassemblées aux p. 443-463. Deuxièmement, les passages sur l'Antiquité tardive sont nettement moins développés et convaincants que ceux qui concernent le Haut-Empire. Pour ce qui est des remarques de détail qu'appellerait tel ou tel passage relatif aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne, dans la mesure où elles ne porteraient pas sur le fond de l'ouvrage, il me paraît plus intéressant de poursuivre l'enquête de Butcher sur ce qu'il appelle joliment les « genres impurs » (*impure genres*) du Proche-Orient romain.

Dans la quatrième partie de son livre (en particulier aux p. 270-334), la plus intéressante à mes yeux, Butcher utilise l'expression *impure genres* pour décrire les identités sociales et culturelles des individus et des communautés du Proche-Orient romain, plus ou moins marqués par l'hellénisation : leur impureté résulte de l'altération des traditions locales par les emprunts à la culture gréco-romaine, considérée comme un tout. On retrouve ici les interrogations de Sartre sur la manière dont les différentes cultures qui coexistent au Proche-Orient « contribuent à donner à chaque groupe social ou ethnique, parfois à chaque individu, un aspect composite, plus ou moins marqué par l'hellénisme ou par telle variante des

cultures sémitiques, sans que personne ne puisse être considéré comme indemne d'influences autres². »

À juste titre, Butcher considère l'hellénisme comme un moyen de domination sociale (p. 273-277) : dans la mesure où ils assurent la promotion des Syriens les plus hellénisés, les signes ostentatoires d'acculturation de ces derniers ont pu inciter l'ensemble des populations locales à se conformer à l'ordre juridique et social dominant, dans lequel la cité constitue le cadre ordinaire de l'administration. Or, aux II^e et III^e siècles, les groupes sociaux les plus hellénisés du Proche-Orient paraissent parfois plus enclins à promouvoir leur particularisme culturel et religieux qu'à afficher leur hellénisme. Ce constat amène Butcher à se demander si le comportement des élites syriennes résulte d'une démarche intellectuelle conforme à l'esprit passéiste de la seconde sophistique ou si, au contraire, il relève d'une forme de détournement de l'hellénisme par l'intermédiaire des institutions religieuses (p. 279). Sans m'écarter totalement de Butcher, je voudrais suggérer quelques pistes de recherche pour compléter son analyse, en revenant d'abord sur les relations entre les Syriens hellénisés et le pouvoir romain, avant d'ouvrir la discussion sur la renaissance phénicienne des II^e et III^e siècles et sur les effets culturels de la romanisation.

Les Syriens hellénisés et le pouvoir romain : Lucien et Philon de Byblos

Alors que les Orientaux pâtissent d'une mauvaise réputation à Rome, les témoignages littéraires émanant de Syriens fiers de leurs origines ne manquent pas. À titre d'exemple, Butcher se réfère notamment à Lucien de Samosate (p. 271, 274, 278, 335-337, 344-345, 348, 358, 397) et à Philon de Byblos (p. 280), en insistant principalement sur le rapport que ces lettrés entretiennent avec les cultures locales du Proche-Orient : contrairement au premier, qui se montre aussi respectueux de la culture grecque que de celle de sa terre natale, le second défend farouchement les traditions phéniciennes contre l'impérialisme culturel des Grecs. Je propose de compléter l'analyse de Butcher en suggérant que les attitudes antagonistes de Lucien et de Philon face à l'hellénisme peuvent s'expliquer en partie par leur relation différente au pouvoir romain.

Originaire d'une famille modeste de Samosate en Commagène, élevé à l'école des sophistes en Ionie, Lucien (vers 120-180) exerce le métier de

² SARTRE, M. (2001), *D'Alexandre à Zénobie*, Paris/Beyrouth, p. 883.

rhéteur itinérant à travers tout l'empire, de l'Asie Mineure à la Gaule, avant de se fixer à Athènes vers l'âge de quarante ans. Devenu Athénien d'adoption, c'est là qu'il retourne à la fin de sa vie, après que ses espoirs de carrière dans l'administration impériale ont été déçus. Expatrié, Lucien n'oublie pas ses origines et, même s'il le fait parfois de manière complaisante, il se déclare Syrien et Assyrien. Précisons à ce propos qu'*Assyrien* est fréquemment l'équivalent poétique et savant de *Syrien*, en grec comme en latin : aux exemples tirés de Lucien et de Philostrate par Butcher, on peut ajouter les témoignages tardifs de Macrobe et de Nonnos de Panopolis³. Rappelons en outre que l'identification de Lucien à l'auteur du *De Dea Syria*, tenue pour acquise par Butcher, est encore débattue actuellement. M.-F. Baslez réunit des arguments, non négligeables, qui permettent de caractériser le *De Dea Syria* comme « une compilation hétérogène, où observations personnelles et informations locales se mêlent aux réminiscences d'un lecteur et d'un voyageur éclectique, [...] membre de cette intelligentsia cosmopolite du IIe siècle dont tenait à se démarquer Lucien⁴. » En revanche, la dernière éditrice du traité sur la déesse syrienne, J.L. Lightfoot, estime que Lucien livre là un pastiche de l'enquête hérodotéenne, ce qui expliquerait que l'opuscule s'attache à décrire les aspects du culte qui peuvent paraître exotiques et pittoresques aux yeux d'un Grec⁵.

Si Lucien reconnaît ses origines modestes et barbares, cet *outsider* n'en est pas moins favorable à l'ordre nouveau. Tout comme Strabon un siècle et demi avant lui, il parle des habitants de l'empire à la première personne du pluriel : le *nous* de Lucien traduit la conscience d'appartenir à un ensemble politique autrement plus vaste que sa patrie orientale, même si ce fin lettré déplore l'inculture des Romains⁶. Selon les circonstances, un même individu peut ainsi choisir de s'identifier à des communautés locales, régionales ou mondiales, à l'échelle du monde romain

³ Macrobe, *Saturnales* 1, 17, 66 (les Hiéropolitains sont des Assyriens) ; 21, 1-2 (à propos du culte d'Adonis et de Vénus chez les Assyriens et les Phéniciens) ; 23, 10-11 (à propos du culte de Jupiter héliopolitain chez les Assyriens d'Héliopolis) ; 23, 17 (Hadad des Assyriens). Pour l'Assyrie de Nonnos de Panopolis, qui évoque à plusieurs reprises le « Liban assyrien » dans ses *Dionysiaques*, voir CHUVIN, P. (1992), *Mythologie et géographie dionysiaques*, Clermont-Ferrand, p. 191-192.

⁴ BASLEZ, M.-F., « L'auteur du *De Dea Syria* et les réalités religieuses de Hiéropolis », dans BILLAULT, A. (1994) (éd.), *Lucien de Samosate*, Lyon, p. 176.

⁵ LIGHTFOOT, J.L. (2003), *Lucian. On the Syrian Goddess*, Oxford, p. 184-208.

⁶ Sur l'attitude de Lucien vis-à-vis du pouvoir romain et de la culture grecque, voir SWAIN, S. (1996), *Hellenism and Empire. Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, p. 312-329, qui rappelle que la présentation des Romains comme des rustres se trouve déjà sous la plume des Latins, d'Horace à Juvénal.

(cf. Butcher, p. 279, 332-334). Lucien surmonte cette apparente contradiction en établissant une distinction entre le loyalisme politique envers Rome et l'adhésion aux codes et aux valeurs de la culture grecque.

Tout autre est l'attitude de Philon de Byblos (vers 50-140), qui refuse l'utilisation des légendes phéniciennes par les Grecs, sans que cette prise de position culturelle implique une quelconque résistance au pouvoir impérial. Avant de revenir sur la question, il me semble important de souligner ce que l'assimilation univoque et unanime de cet auteur au chantre de l'identité phénicienne a de réducteur. Tous les ouvrages de Philon sont perdus, mais les titres que la tradition nous a transmis permettent heureusement de corriger l'image, imposée par la préférence des païens et des chrétiens pour ses œuvres théologiques, d'un auteur obnubilé par la défense et l'illustration de l'identité phénicienne : Philon y apparaît comme un encyclopédiste bibliophile (*De l'acquisition et du choix des livres*) doublé d'un antiquaire (*Des cités et des grands hommes qu'elles ont engendrés*) qui ne répugne pas à se poser en biographe de l'empereur philhellène (*Sur le règne d'Hadrien*)⁷. En outre, comme on l'a plus souvent remarqué, l'appropriation de thèmes et de formes issus de l'historiographie hellénistique est patente dans sa relation des traditions mythologiques phéniciennes (*Histoire phénicienne*), notamment par la description de la création du monde comme un processus exclusivement physique et par l'attribution des découvertes techniques aux hommes et non aux dieux.

L'*Histoire phénicienne* n'est connue que par des citations tardives. Philon y prétend traduire en grec l'œuvre de Sanchouniaton de Béryte, qui a vécu avant la guerre de Troie, à l'époque du prophète juif Moïse et de la reine assyrienne Sémiramis, et qui a été instruit par Taaotos, dont les Égyptiens ont fait leur dieu Thoth. Ainsi, la mythologie phénicienne est située historiquement par rapport aux traditions des peuples de l'Orient méditerranéen, la plus ancienne étant celle de l'Égypte, ce qui est parfaitement conforme aux lieux communs de la littérature grecque du temps de Philon : par exemple, le *De Dea Syria* signale la dette que les Assyriens ont contractée envers les Égyptiens, inventeurs de la religion et des temples⁸. La même conclusion s'impose à propos de la présentation des traditions phéniciennes sous la forme d'une suite chronologique continue, où les personnages mythologiques, dans une perspective

⁷ *Souda*, s.v. Philon Byblios. En complément à son enquête sur les traditions phéniciennes, Philon semble avoir aussi écrit un traité *Sur les juifs*, peut-être intégré à l'*Histoire phénicienne*, ainsi qu'une *Histoire extraordinaire* portant sur les contradictions de la mythologie grecque.

⁸ *De Dea Syria* 2-3.

sceptique et rationalisante, sont considérés comme des hommes qu'un destin exceptionnel a fait prendre pour des dieux. À ce sujet, on fait souvent référence à la doctrine d'Évhémère (vers 340-260) pour qualifier la démarche de Philon de Byblos⁹. Les analogies entre les fragments connus d'Évhémère et ceux de Philon sont effectivement remarquables, mais, comme le remarque P. Veyne, « l'idée que les dieux sont des hommes méritants qu'on a divinisés ou qu'on a pris pour des dieux est partout et dépasse largement l'œuvre d'Évhémère, qui s'est borné à en tirer parti pour écrire un conte¹⁰. »

L'originalité de Philon de Byblos est ailleurs. Pour composer son histoire, Philon combine les récits parallèles propres à différentes villes, principalement Tyr, et secondairement Byblos et Béryte, tandis que Sidon est pratiquement ignorée. La conception unitaire de ces diverses traditions civiques fonde donc un patriotisme panphénicien qui fait du mythographe giblite un auteur original, à l'époque où les citoyens s'attachent aux origines mythiques de leur ville plutôt qu'à celles d'un peuple. La thèse énoncée par Philon de Byblos comporte aussi un second volet : l'interprétation grecque des dieux locaux les aurait dénaturés. Philon écrit à ce propos¹¹ :

« Les Grecs, dont le génie est éminent entre tous, se sont d'abord approprié une grande partie de tout cela, puis avec toutes sortes de parures l'ont diversement mis en scène dans des tragédies et, imaginant de plaire par les agréments des récits fabuleux, ils ont brodé sur ces thèmes de toutes les manières, Hésiode et les fameux poètes cycliques s'en sont servis pour forger leurs propres théogonies, gigantomachies, titanomachies et récits de mutilations et leur fréquentation a eu raison de la vérité. Nos oreilles, habituées dès notre enfance à leurs fictions et pénétrées de ces préjugés depuis de longs siècles, conservent comme un dépôt toute cette matière fabuleuse qu'elles ont reçue, ainsi que je l'ai dit en commençant. Et cette matière, à qui le temps a donné son appui, a fini par s'assurer un monopole inexpugnable, en sorte que la vérité paraît radotage et l'adultération du récit, la vérité. »

⁹ Ainsi BAUMGARTEN, A.I. (1981), *The Phoenician History of Philo of Byblos. A Commentary*, Leyde, *passim*.

¹⁰ VEYNE, P. (1983), *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, p. 150 n. 71. Sur Évhémère, l'évhémérisme, ses sources et sa postérité, cf. GOULET, R., « Évhémère de Messine (ou de Messène) », dans GOULET, R. (2000) (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques 3. D'Eccélos à Juvénal*, Paris, p. 403-411.

¹¹ Philon de Byblos, *Histoire phénicienne*, fr. 2, transmis par Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* 1, 10, 40-42 (trad. J. Sirinelli et É. des Places, SC 206, Paris, 1974, p. 203).

L'adhésion aux codes et aux valeurs de l'hellénisme peut paradoxalement éveiller la conscience de leur propre originalité chez les peuples acculturés : c'est ainsi que Philon de Byblos, en faisant siennes les idées partagées par certains Hellènes selon lesquelles les Égyptiens sont les inventeurs des religions et les dieux des mortels jadis divinisés, découvre que les dieux honorés en Phénicie ne sont pas des dieux grecs, mais des dieux phéniciens hellénisés.

Dans les études sur l'*Histoire phénicienne*, l'identité sociale de l'auteur me semble négligée à tort. Il est vrai que la vie de Philon est mal connue, bien que sa propre renommée et celle de ses ouvrages soient bien supérieures à celle de Lucien et de son œuvre durant toute l'époque romaine¹². Néanmoins, on sait que le grammairien originaire de Byblos est lié au sénateur Hérennius Sévérus, à qui il présente son élève Hermippos, issu d'une famille servile originaire d'un village du territoire bérytain, ce qui permet de supposer qu'il fait partie d'un petit cénacle de savants phéniciens proches du pouvoir romain. Selon A.R. Birley, Hérennius Sévérus serait l'ami de Pline le Jeune qui fut consul suffect en 129¹³. Même si ce point reste incertain, c'est probablement à son patron que Philon doit de porter le gentilice *Herennius*. Le statut de citoyen romain rapproche ainsi Philon de Lucien, mais les relations privilégiées du premier avec les dirigeants romains pourraient indiquer que le milieu avec lequel il est en contact est d'un rang supérieur à celui dans lequel le second évolue. Philon est dans une situation qui lui permet d'assurer la promotion des traditions phéniciennes auprès du pouvoir romain, ce qui justifierait en partie son attitude agonistique vis-à-vis de la culture grecque. S'il ne l'a pas fait en personne, son *Histoire phénicienne* a pu fournir des arguments aux Phéniciens envoyés par leurs cités pour obtenir des privilèges de l'empereur : à l'époque où Philon de Byblos gravite dans les milieux dirigeants romains, l'orateur Paul de Tyr obtient d'Hadrien pour sa cité un avantage associé au titre de métropole, lié à la célébration du culte impérial¹⁴. La place prépondérante des traditions tyriennes dans l'*Histoire phénicienne* suggère que le projet de Philon de Byblos a un rapport avec les démarches entreprises à cette occasion. Cependant, on se rend compte en examinant les ambivalences de la renaissance phénicienne

¹² BAUMGARTEN, A.I. (1981), *The Phoenician History of Philo of Byblos. A Commentary*, Leyde, p. 31-36, réunit les données biographiques sur Philon.

¹³ BIRLEY, A.R. (1997), *Hadrian*, Londres/New York, p. 227.

¹⁴ *Souda*, s.v. Paulos Tyrios, cf. SARTRE, M., « Les manifestations du culte impérial dans les provinces syriennes et en Arabie », dans EVERS, C. et TSINGARIDA, A. (2003) (éd.), *Rome et ses provinces. Genèse et diffusion d'une image du pouvoir. Hommages à Jean-Charles Balty*, Bruxelles, p. 167-186, ici p. 177.

à l'époque romaine que tous les contemporains de Philon de Byblos ne partagent pas son attitude critique vis-à-vis des phénomènes d'acculturation.

La renaissance phénicienne à l'époque romaine

S'il n'emploie jamais l'expression de *renaissance phénicienne*, Butcher n'en réunit pas moins quelques-uns des monuments qui illustrent le mieux ce mouvement culturel et religieux, à savoir les revers des monnaies frappées par les villes phéniciennes aux II^e et III^e siècles (p. 280, 336, 339). À sa suite (p. 16), on peut douter que la conservation d'hypothétiques traditions antérieures à la conquête macédonienne du Proche-Orient l'emporte alors systématiquement sur les innovations.

Dans la *Mission de Phénicie*, Renan évoque déjà la « renaissance phénicienne du temps des Antonins » et considère Philon de Byblos comme le témoin fidèle d'un mouvement où Byblos aurait joué un rôle primordial¹⁵. Aujourd'hui, Philon apparaît comme un précurseur, car les monnaies illustrant l'idée de renaissance sont frappées principalement à partir de la fin du II^e siècle ap. J.-C. Notons toutefois que le *De Dea Syria* rend déjà compte au milieu du II^e siècle de débats théologiques sur l'interprétation des grands dieux poliades phéniciens : à Sidon par exemple, même si tout le monde ne s'accorde pas sur ce point dans la cité, un prêtre d'Astarté prétend que le sanctuaire de la déesse est dédié à Europe, sœur de Cadmos et fille du roi Agénor¹⁶. Les témoignages croisés du *De Dea Syria* et des monnaies permettent d'étendre l'idée de renaissance culturelle et religieuse à l'ensemble de la Phénicie des II^e et III^e siècles. Je me limiterai ici aux cas de Sidon et de Tyr, qui révèlent l'ambivalence d'un retour aux sources marqué autant par l'hellénisation que par la romanisation des légendes locales.

Comme le rappelle Butcher (p. 280), les Sidoniens et les Tyriens optent à partir de la fin du II^e siècle ap. J.-C. pour des types monétaires faisant référence à un passé pré-grec ou non-grec (Cadmos, Europe, Harmonie, Didon, Pygmalion), à une époque où les monnayages phéniciens connaissent une grande diversification typologique. Le choix des thèmes utilisés par les élites pour promouvoir l'image de leur ville

¹⁵ RENAN, E. (1864-1874), *Mission de Phénicie*, Paris, p. 153-154.

¹⁶ *De Dea Syria* 4. Sous Élagabal, l'image d'Europe apparaît dans un temple sur une monnaie sidonienne. Il pourrait s'agir d'une idole ou d'un relief cultuel. Voir PRICE, M.J. et TRELL, B.L. (1977), *Coins and their Cities*, Londres, p. 156-157 ; cf. p. 13, fig. 277.

traduit l'ambivalence de la renaissance phénicienne : de manière générale, les personnages mythologiques qui apparaissent sur les monnaies de Sidon et de Tyr sont réputés pour leur origine phénicienne, aussi bien auprès des habitants de la Phénicie qu'auprès des Grecs et des Romains. La polysémie du langage iconographique permet ainsi de mettre en valeur l'originalité phénicienne en même temps que l'appartenance de la culture phénicienne au monde romain.

Dans la numismatique de Sidon et de Tyr, il faut probablement distinguer les héros de la lignée cadméeenne (Cadmos, Europe, Harmonie) des personnages mythologiques surtout connus sous l'empire pour être liés à la geste du héros troyen Énée (la reine carthaginoise Didon et son frère Pygmalion) : alors que les premiers sont attestés dans la numismatique phénicienne à l'époque hellénistique, les seconds n'y figurent qu'à partir de l'époque sévérienne, au moment où Énée fait son apparition sur les monnaies bérytains¹⁷. Le choix de représenter Didon et Pygmalion n'est certainement pas anodin dans le cadre de villes récemment promues au rang de colonies romaines¹⁸ : désormais placées sur un pied d'égalité avec Béryte dans la course aux honneurs, les colonies de Sidon et de Tyr auraient opté pour des personnages phéniciens liés à Énée, dont la légende donne à Rome ses titres de noblesse. La reformulation des traditions civiques résulterait ainsi de la combinaison de légendes locales et d'emprunts à la mythologie romaine. Dans les deux villes voisines et rivales, l'installation de vétérans consécutive à l'obtention du statut colonial, récemment mise en évidence¹⁹, pourrait justifier en partie la reformulation des traditions civiques.

Les types monétaires avec Pygmalion tenant par la bride un équipage de quatre cerfs sont attestés uniquement à Tyr²⁰. On peut convenir avec Butcher (p. 280) qu'ils n'ont pas encore eu l'explication qu'ils méritent. Je

¹⁷ HILL, G.F. (1910), *A Catalogue of Coins in the British Museum. Phoenicia*, Londres, p. 84 et pl. 10, 13 : au revers de bronzes frappés sous Élagabal figure Énée fuyant Troie, tenant son fils Ascagne par la main et portant sur l'épaule son père Anchise avec la ciste des Pénates. Ce type monétaire rare apparaît à Rome et en Asie Mineure au cours du II^e siècle ap. J.-C. Voir CANCIANI, F. (1981), « Aineias », *LIMC* 1, p. 381-396, en particulier p. 390.

¹⁸ Tandis qu'Héliopolis-Baalbek est détachée de la colonie de Béryte, fondée à l'époque augustéenne, Tyr et Sidon deviennent elles aussi des colonies romaines, la première sous Septime Sévère vers 198, la seconde sous Élagabal en 221 ou 222.

¹⁹ DABROWA, E., « Les légions romaines au Proche-Orient : l'apport de la numismatique », *Electrum* 5, 2001, p. 77-78 (un article qu'ignore Butcher).

²⁰ Aux références citées par Butcher p. 456 est venu s'ajouter récemment le catalogue dressé par BIJOVSKY, G. et GITLER, H., « The Coins of Pygmalion from Tyre. A Chronological Sequence from Elagabal to Gallienus », *Quaderni Ticinesi. Numismatica e Antichità Classiche* 31, 2002, p. 317-324.

ne sais s'ils représentent un héros local auquel on a prêté le nom grec du roi tyrien, frère de Didon (transcrit en alphabet phénicien) : certes, le héros en question pourrait être le chasseur tyrien Ousôos, qui apparaît chez Philon de Byblos comme l'inventeur de la navigation et l'initiateur du culte des stèles à Tyr²¹ ; dans ce cas, l'institution de ce culte évoquerait les stèles jumelées du sanctuaire tyrien d'Héraclès, justifiant le rapprochement entre Ousôos et Pygmalion. Mais l'intérêt des Tyriens pour le mythe grec de Pygmalion est bien attesté par ailleurs au III^e siècle : le philosophe néoplatonicien Porphyre, originaire de Tyr, en fait usage dans son traité *De l'abstinence*, rappelant l'origine phénicienne de Pygmalion, connu pour avoir régné à Chypre où il a échoué à convaincre les prêtres de renoncer à consommer la chair des victimes sacrifiées aux dieux²². En outre, un passage de la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate suggère que Pygmalion intervient dans le culte d'Héraclès, à Tyr comme à Gadès, l'actuelle Cadix en Espagne, ancienne fondation tyrienne : Philostrate évoque la présence, dans le sanctuaire gaditain consacré à l'Héraclès égyptien (c'est-à-dire tyrien), de l'olivier en or de Pygmalion miroitant d'émeraudes en guise de fruits²³. Il s'agit de toute évidence de l'olivier qui se retrouve sur les monnaies de Tyr au III^e siècle et sur un célèbre bas-relief conservé à l'Université américaine de Beyrouth²⁴.

²¹ Philon de Byblos, *Histoire phénicienne*, fr. 2 (Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* 1, 10, 9-10), avec les remarques de WILL, E., « Sur quelques monnaies de Tyr », *Revue numismatique* 1973, p. 80-84 (*De l'Euphrate au Rhin*, Beyrouth, 1995, p. 257-261), suivi par CHUVIN, P. (1992), *Mythologie et géographie dionysiaques*, Clermont-Ferrand, p. 244.

²² Porphyre de Tyr, *De l'abstinence* 4, 15.

²³ Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* 5, 5. D'après Justin, *Histoires philippiques* 44, 5, 2, les reliques de l'Héraclès gaditain proviennent de Tyr. Pour l'étude comparée des sanctuaires héracléens de Tyr et de Gadès, voir BONNET, C. (1988), *Melqart*, Louvain/Namur, en particulier p. 209-225 (dont je ne partage pas toutes les analyses).

²⁴ Publiant ce petit monument, WILL, E., « Au sanctuaire d'Héraclès à Tyr : l'olivier enflammé, les stèles et les roches ambrosiennes », *Berytus* 10, 1950-1951, p. 1-12 (*De l'Euphrate au Rhin*, Beyrouth, 1995, p. 243-255), montre que l'arbre sur le tronc duquel s'enroule un serpent situe la scène mythologique du bas-relief dans le sanctuaire d'Héraclès à Tyr : à droite, un enfant est nourri au pis d'une biche sur le dos de laquelle repose un aigle aux ailes éployées ; à gauche, une femme éplorée repose sur un lit. Selon BONNET, C., « Melqart », *LIMC Suppl.*, 1997, p. 830-834 (ici p. 834), l'enfant a été « identifié à Ousôos, Melqart ou Télèphe, mais sans certitude ». Ces doutes ne me semblent pas fondés. SERVAIS-SOYEZ, B., « La "triade" phénicienne aux époques hellénistique et romaine », dans BONNET, C. et alii (1986) (éd.), *Religio Phoenicia*, Namur, p. 357-358, expose les arguments qui étayent l'identification, déjà proposée par Will, d'un épisode relatif à la légende de Télèphe, issu de l'union violente d'Héraclès et d'Augé. La femme sur le lit est Augé, navrée d'avoir dû exposer son fils. Pour des représentations analogues de l'allaitement de Télèphe, cf. HERES, H. et STRAUSS, M.,

La légende de Didon nous apprend que celle-ci n'aurait pas quitté Tyr pour fonder Carthage si Pygmalion n'avait égorgé son mari par cupidité. Pour les Tyriens, les monnaies aux types de Didon et de Pygmalion sont aussi des pièces supplémentaires apportées à titre de preuves de la parenté entre la métropole phénicienne et ses anciennes colonies d'Occident, telles Carthage, Lepcis Magna et Gadès²⁵. Le procédé n'est d'ailleurs pas inédit dans la ville qu'une tradition ancienne lie à une autre lignée prestigieuse, celle de Cadmos, autorisant la cité à se proclamer métropole de Thèbes et à mettre Europe au service d'Héraclès : la légende de monnaies frappées au III^e siècle qualifie en effet Europe de « prêtresse des roches ambrosiennes », autrement dit des stèles jumelées qui symbolisent le sanctuaire d'Héraclès²⁶. Dans le cas d'Europe comme dans celui de Pygmalion, on retrouve donc les règles tacites qui déterminent habituellement l'élaboration des mythes de parenté entre cités²⁷.

Récemment, L.J. Hall a proposé d'attribuer aux Sévères un rôle moteur dans la promotion de l'identité phénicienne²⁸. Il est vrai que les

« Telephos », *LIMC* 7, 1994, p. 856-870, aux n^{os} 22 (médaillon de Rome, sous Antonin le Pieux), 23 (gemme du Musée de Leyde) et 94 (revers d'une monnaie coloniale de Damas, ici sans l'aigle, sous Octacilia Severa) ; sur des monnaies frappées par la cité de Germè (Mysie), où le culte d'Héraclès est bien attesté, l'aigle surplombe Téléphe et la biche (*ibid.*, n^o 31, sous Septime Sévère, cf. ROBERT, L., *Villes d'Asie Mineure*, 2^e éd., Paris, 1962, p. 410, 421 n. 3, pl. 4, n^o 3). Le bas-relief de Tyr illustre donc probablement l'adaptation du mythe grec au contexte religieux de la cité.

²⁵ Quinte-Curce, *Histoires* 4, 4, 19 : les colonies tyriennes « sont répandues à travers le monde entier : Carthage en Afrique, Thèbes en Béotie, Gadès sur l'Océan. » Cf. également Strabon, *Géographie* 16, 2, 22. Pour les relations entretenues entre Tyr et Lepcis Magna, patrie de Septime Sévère, voir REY-COQUAIS, J.-P., « Une double dédicace de Lepcis Magna à Tyr », dans MASTINO, A. (1987) (éd.), *L'Africa Romana. Atti del IV convegno di studio, Sassari 12-14 dicembre 1986*, Sassari, p. 597-602, et MILLAR, F., « The Roman *Coloniae* of the Near East : a Study of Cultural Relations », dans KAJAVA, M. et SOLIN, H. (1990) (éd.), *Roman Eastern Policy and Other Studies in Roman History*, Helsinki, p. 35-36.

²⁶ Voir MOUTERDE, R., « Monuments et inscriptions de Syrie et du Liban », *MUSJ* 25, 1942-1943, p. 77-79, fig. 10. Sur les roches ambrosiennes, cf. WILL, E., « Au sanctuaire d'Héraclès à Tyr : l'olivier enflammé, les stèles et les roches ambrosiennes », *Berytus* 10, 1950-1951, p. 3-9 (*De l'Euphrate au Rhin*, Beyrouth, 1995, p. 245-251) ; NASTER, P., « *Ambrosiai petrai* dans les textes et sur les monnaies de Tyr », dans BONNET, C. et alii (1986) (éd.), *Religio Phoenicia*, Namur, p. 361-371 ; BONNET, C. (1988), *Melqart*, Louvain/Namur, p. 100-102.

²⁷ À ce propos, voir CURTY, O. (1995), *Les parentés légendaires entre les cités grecques*, Genève.

²⁸ HALL, L.J. (2004), *Roman Berytus. Beirut in Late Antiquity*, Londres/New York, p. 136-139.

origines africaines et syriennes de cette dynastie sont susceptibles d'éclairer le retour aux sources qui commémore la colonisation phénicienne de l'Occident tout en empruntant aux traditions romaines. Cependant, les témoignages contradictoires de Philon de Byblos et du *De Dea Syria* suggèrent plutôt que la renaissance phénicienne a été préparée au II^e siècle en Phénicie par des discussions sur les traditions locales. Par ailleurs, la nature des monuments qui illustrent l'idée de renaissance après l'avènement des Sévères et plus tard au III^e siècle (les revers des monnaies coloniales) confirme l'origine endogène et civique de ce mouvement.

La question de la romanisation

Il me semble enfin que, dans l'ouvrage de Butcher, il convient de discuter, tout au moins de nuancer et compléter son traitement classique de la romanisation : comme dans la plupart des études sur le Proche-Orient, quand elle n'est pas assimilée purement et simplement à l'hellénisation (p. 270), la romanisation est réduite, dans un chapitre à part, aux pratiques culturelles et religieuses de l'armée romaine (p. 399-405), de sorte que l'influence culturelle de Rome sur la société civile est minimisée, en dehors de la colonie de Béryte, considérée comme un îlot de romanité (p. 229-234).

L'étude de la renaissance phénicienne, que je n'ai fait qu'esquisser plus haut, permet de reconnaître l'empreinte de Rome sur les traditions des cités phéniciennes. Pour autant, ce constat ne doit pas conduire à limiter l'approche de la romanisation à l'examen des villes promues au rang de colonies romaines. Ainsi, dans le domaine de l'architecture religieuse, examiné par Butcher (p. 289-295, 351-370), l'étude récente du grand temple de Yanouh, situé dans l'arrière-pays de Byblos, apporte des informations nouvelles sur la romanisation des sanctuaires ruraux du Liban²⁹. Le bâtiment cultuel présente des caractères proches de ceux des temples romains classiques : il s'agit d'un temple à antes tétrastyle prostyle, sur podium, dont les proportions respectent les normes vitruviennes, ce qui laisse supposer l'intervention d'un architecte venu de la colonie romaine de Béryte. Cependant, la romanisation de l'architecture

²⁹ CHARPENTIER, G. et GATIER, P.-L., « Le grand temple romain de Yanouh », dans DOUMET-SERHAL, C. (2004) (éd.), *Decade. A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, Londres, p. 374-385. Pour une présentation récente des résultats de la mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim, voir GATIER, P.-L. et NORDIGUIAN, L., « La haute vallée du Nahr Ibrahim et le sanctuaire de Yanouh », *ibid.*, p. 362-373, avec la bibliographie.

religieuse respecte les traditions locales, visibles dans la présence d'une plate-forme surélevée au fond de la *cella*, dans l'aménagement d'un édicule dans le mur de fond du temple et dans l'existence de deux portes-fenêtres percées dans les longs murs de la *cella*. L'adaptation de traits caractéristiques du vocabulaire architectural romain aux usages locaux pourrait traduire l'émergence d'une nouvelle conception de l'espace sacré, qui ne serait ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre que celle qui prévalait auparavant dans la montagne libanaise. On pourrait poursuivre la recherche des témoignages où Rome n'apparaît pas seulement comme un vecteur de la culture grecque au Proche-Orient, mais comme un acteur à l'origine de changements structurels plus profonds, notamment dans les domaines de la sculpture funéraire et de la vie religieuse.

Les remarques qui précèdent n'enlèvent rien à la qualité du livre de Butcher. Sous l'aspect d'une vaste synthèse, l'auteur de *Roman Syria and the Near East* nous offre un essai aussi réussi que stimulant.